

Vous allez voir ce que vous allez voir.

Imaginez une cour, que dire une cour, une étroite courette entourée d'un cabanon qui fait usage de WC et, lui faisant face, un transformateur E.D.F. qui n'a de récent que la plaque « *Danger de mort* » accompagnée de dessins indiquant les différentes méthodes de respiration artificielle. Par terre, deux poubelles fendues, quelques bouteilles d'Evian vides. Sur un cube en ciment, une ancienne caisse à savon supporte un jeune lierre en pot.

Entre les deux cabanons, si semblables dans leurs matériaux de construction et leur usure que l'on pourrait aisément intervertir leurs fonctions, une très longue serpillère est pendue. Approchez-vous, observez-là. Mais où êtes-vous ? Vous seriez déjà ressorti en grommelant : « *Aucun intérêt, c'est tout ce qu'ils ont à me montrer ?* ».

Ce n'est pas tout. Mais c'est déjà beaucoup. Si vous voulez bien approcher, poser vos dégouts dans votre attaché-case et nouer le tout avec votre cravate, nous allons pouvoir vous émerveiller.

Cette serpillère n'est pas une serpillère, c'est un rideau. Elle n'est pas en train de sécher, puisque c'est un rideau. Comme tout rideau, il protège du regard. Vous vous demanderez sans doute ce qu'il y a à protéger du regard, alors que tant de choses si peu élégantes sont montrées.

Levez le rideau. Derrière, il y a un puits. Bien sûr, vous ne pouvez pas savoir que c'est un puits ; de la même façon, le cube en ciment est en réalité la cheminée d'aération de l'ancienne fosse d'aisance, mais peu importe, là n'est pas le merveilleux. Un épais plateau de bois cache la margelle du puits. Sur ce plateau sont disposés divers objets : une boîte de cacao *DROSTE* de 1937 que vous aimeriez bien avoir dans votre collection, un petit sac en plastique rempli à craquer d'une centaine de boutons, un morceau de lard butiné par quelques mouches, un cardigan en angora, roulé en boule. *Où est la merveille des merveilles, le miracle annoncé plus haut ?*

Tout ces objets sont des cadeaux. Derrière le rideau, c'est une cache à cadeaux.

Raymonde loge dans l'immeuble au second étage, un deux-pièces humide et sombre, donnant sur la cour. Mais elle n'habite pas que ce deux-pièces, elle habite tout l'immeuble, toute la rue, tout le quartier. Elle reçoit très peu dans son logement : la rue, c'est son salon, la cour, son boudoir. Tous ceux qui l'aiment le savent. Ceux-là ont transformé un espace relégué en une cache à cadeaux. Ils lui portent en secret des présents, qui des bibelots pour son intérieur, qui de la nourriture pour ses animaux, qui des fournitures pour son activité de couturière.

Dans le couloir, un pas traîne, une voix marmonne à propos de l'ayatollah et de Miss Vin Rouge qui aurait encore battu son chat. Si vous aviez vraiment été présent, vous auriez vu une femme de soixante ans, mal vêtue, entrer dans sa cour. Vous l'auriez vue se diriger avec difficulté vers la serpillère et se pencher. Vous l'auriez vue repartir, la chanson aux lèvres, les cadeaux serrés sur son cœur.

Suzanne Rosenberg